



Catalonia

30 | Premier semestre 2022
(Auto)biographie langagière, conscience linguistique
plurilingue, intercompréhension en contexte de
romanité

Les conditions d'émergence d'une conscience bi/ plurilinguistique

Christian Lagarde



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/catalonia/1665>

DOI : 10.4000/catalonia.1665

ISSN : 1760-6659

Éditeur

Sorbonne Université - Laboratoire CRIMIC (EA 2561)

Référence électronique

Christian Lagarde, « Les conditions d'émergence d'une conscience bi/plurilinguistique », *Catalonia* [En ligne], 30 | Premier semestre 2022, mis en ligne le 01 juillet 2022, consulté le 12 octobre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/catalonia/1665> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/catalonia.1665>

Ce document a été généré automatiquement le 12 octobre 2022.



Creative Commons - Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International
- CC BY-NC-ND 4.0

<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>

Les conditions d'émergence d'une conscience bi/plurilinguistique

Christian Lagarde

- 1 La conscience linguistique est, indissociablement, une conscience individuelle et une conscience collective, à plusieurs degrés. Ainsi, dès que l'on se penche sur la question de la diversité linguistique et culturelle, et tout spécialement en tant que sociolinguiste, il ne faut jamais perdre de vue que les données avancent à la fois selon la perspective macro et la perspective micro. En effet, pour autant que soient mises en place des politiques linguistiques adéquates et sophistiquées – elles sont nécessaires –, il n'empêche que c'est toujours l'individu, le locuteur – autant que possible entouré des siens, comme l'a également montré Fishman¹ – qui a le dernier mot. C'est ce que Guespin et Marcellesi ont envisagé en tant qu'« actes glottopolitiques », à savoir « des pratiques langagières, qui sont de l'ordre du continu. [...] Des actes habituellement considérés comme anodins, guère dignes d'observation »², qui peuvent éventuellement aller à l'encontre des politiques linguistiques les plus habilement sophistiquées, ou se conjuguer à elles. *In fine*, leur succès dépend du comportement de chacun (ce qu'il fait), de son attitude (ce qu'il considère), et de ces politiques linguistiques. On peut donc considérer que l'individu est la clé de la sauvegarde et de la vitalité des langues. Mais, en même temps, que peut l'individu isolé, si son désir de langue, de vivre et perpétuer sa langue, n'est pas relayé collectivement, à différents niveaux, jusqu'à celui d'une politique linguistique instituée ? On doit donc marcher sur ces deux pieds, s'adosser à ces deux piliers. Si l'un vient à faire défaut, il y a fort à parier que le devenir d'une langue est menacé.
- 2 Par ailleurs, comme on tentera de l'illustrer ici, la conscience linguistique joue aussi bien au plan intralinguistique – en fonction des variétés/variations à l'intérieur d'une même langue – qu'au plan interlinguistique, entre les langues du sujet bilingue ou plurilingue et de son environnement. Cette étude s'inscrit dans une progression, avec comme point de départ l'éveil à la conscience (bi)linguistique chez l'enfant – ce point sera traité en retour d'expérience personnelle –, puis elle tentera d'aborder la problématique en fonction d'une typologie tripartite sommaire des configurations

sociolinguistiques, des idéologies linguistiques et des parcours de vie des locuteurs mono-, bi- et plurilingues. Enfin, sera abordée la question de cette conscience, qui se mue en « surconscience » chez les scripteurs : les écrivains, les traducteurs et les autotraducteurs, qui cumulent ces deux premières fonctions. Mais commençons par la base, à savoir ma propre expérience, telle qu'ont sans aucun doute pu la partager, sous différentes modalités, de très nombreux sujets bilingues et plurilingues.

1. La conscience linguistique : « charité bien ordonnée... »

- 3 L'âge aidant, on répugne de moins en moins à parler de soi. Certains même en font des ouvrages...³ C'est pourquoi, après avoir envisagé de faire une communication « comme-il-faut », j'ai pensé qu'il serait plus approprié de commencer par le commencement, c'est-à-dire par ma propre entrée dans l'univers du bi- et du plurilinguisme, à travers quelques séquences seulement !...
- 4 *Première séquence* : J'ai 7/8 ans, je suis dans la cour de la maison de ma grand-mère, à Lavelanet (Ariège). C'est l'été, et la petite-fille de la voisine est là, elle aussi en vacances, sur la terrasse au premier étage. On parle ; je fais un peu le beau, et elle s'écrie : [sɛpovrɛ]. Moi, je dirais – 'comme tout le monde' – [sepavɛ] (ou [sepavre] si on roule les r). Parlons-nous [vɛɛman] / [vɛɛmã] la même langue ? Quand, au fond de cette même cour, nous grimpons, mon cousin et moi, sur une échelle un peu vermoulue, et que notre grand-mère sort morte de peur, on rigole : on « espante Bonne [Maman] ». On croit parler français... c'est du francitan...
- 5 *Deuxième séquence* : Toujours au même âge, je raconte des craques à « Bonne », qui me dit incrédule : « *Vai-te'n vai ! vai-te'n figar, paure chapotur !* » [bajtenβaj bajtenfiya pawretʃapotyɾ] à savoir, à quelque chose près : Tu parles ! à d'autres, espèce de charlatan ! Il y a l'intonation, les mimiques, je comprends tout. Depuis l'âge de 4/5 ans, j'ai déjà tout compris de l'occitan : il suffit d'ajouter un -o là où le français [fʁansé] met en un -e [ə] (censé être muet) : une table [ynotaβlo] (au lieu de [tawlo]), une chaise [ynoʃɛzo] (au lieu de [kadjɛro]). Tout compris, faut voir !...
- 6 *Troisième séquence* : vers 6/7 ans. C'est l'hiver chez mes autres grands-parents, à Rivel (Aude). On ne chauffe pas toutes les pièces et je partage la chambre de mes grands-parents. Dans la journée, ils parlent moitié patois/occitan, moitié en francitan ; dans l'obscurité de la nuit, ils se parlent, dans leur (vraie) langue, comme si je n'étais pas là. Et ça m'intéresse d'autant plus que je suis une sorte de passager clandestin : « *te'n sovenes quand anguèrem...* » [tensuβenes kantanyɛrem], « *pensa-te !* » [pensote]... : je mets mon décodeur...
- 7 J'aurais évidemment bien d'autres anecdotes à vous rapporter sur la suite de mon initiation aux langues, mais l'heure n'est pas à ce que je raconte ma vie !...
- 8 Tâchons d'analyser ce micro-corpus. Il y a quelques points, parfois communs aux trois anecdotes, vieux comme le monde, mais que, comme toutes les évidences, il n'est pas forcément inutile de rappeler :
 - Le premier (3^e anecdote), est que les *langues sont un mystère*, que l'individu doit (ou cherche à) *déchiffrer* : je veux savoir ce que se disent (à savoir, intégrer, même passivement, leur communication), quasiment à mon insu, mes grands-parents qui sans doute croient

(exerçant la *fonction cryptique*) que je ne les entends/comprends pas (je dois dormir ; je suis censé ne connaître que le français).

- Le deuxième (2^{ème} anecdote), c'est qu'on s'ouvre au langage sans forcément connaître/comprendre la langue : le *para-* et le *non-verbal* peuvent compenser les déficiences du verbal, et l'*intercompréhension* entre langues romanes fonctionne. Je sais que ma grand-mère me prend pour ce que je suis : un imposteur ; elle me le fait bien comprendre.
- Le troisième point (même anecdote), c'est que, dès le départ, l'individu cherche à comprendre/savoir *comment ça marche*. Mes transpositions sont des *inférences*, ratées au prix de l'*extenso-réduction* : les « règles » intuitées sont loin d'être universelles.
- Le quatrième point (1^{ère} anecdote), c'est qu'une *langue varie* (dans ce cas, phonétiquement) et qu'à l'intérieur d'une même langue, on peut se trouver confronté à l'altérité : la jolie voisine vit « à Paris », moi « à Toulouse » ; l'accent nous rend quelque peu étranger l'un à l'autre, même si nous nous comprenons plutôt bien (l'*intercompréhension* peut opérer aussi bien au plan intralinguistique qu'interlinguistique).
- Le cinquième point (les 3 anecdotes), c'est que *les langues en contact sont poreuses* ; dans les deux sens. C'est vrai pour l'accent, qui vient d'être évoqué ; c'est vrai aussi parce que « *espanter* » n'est pas français (ce mot, sans doute parce que nous sentons qu'il est *transgressif*, et surtout parce qu'il est plus « joli », nous plaît, et il a intégré notre code partagé). L'occitan a parasité le français. En sens inverse, notre grand-mère emploie dans « **chapotur* » [tʃapotyʁ], un suffixe emprunté au français (-eur), alors qu'elle me parle patois⁴ (qui devrait employer -aire [ajre] ; c'est le fruit de la *domination*, de la *diglossie*).
- Le sixième et dernier point (3^{ème} anecdote), c'est que *les usages linguistiques sont contextualisés*, et qu'il y a, plus ou moins implicite, une hiérarchisation et une fonctionnalisation des langues, typiques, là aussi, de la *diglossie* : mes grands-parents baragouinent à longueur de journée en francitan lorsqu'ils sont en public, ou même avec moi, réputé francophone (mon grand-père m'envoie chercher une bonne bouteille et, l'air sérieux, m'intime : « surtout, ne la **tchambotte* [tʃamβotə] pas ! » : secouer, agiter) ; une fois dans la sphère privée (qui plus est, la chambre), ils emploient exclusivement leur langue – leur langue maternelle, leur langue partagée, celle de l'*entre-soi*.

2. Une typologie des consciences linguistiques

- 9 Les exemples qui précèdent prouvent au moins une chose, que j'ai pu largement vérifier au cours de ma carrière universitaire : « Dis-moi ce que tu étudies, et je te dirai qui tu es ». La recherche peut partir (pas nécessairement) de l'expérience ; c'est – comme la littérature, mais de manière plus implicite et sans doute plus inconsciente encore⁵ – une sorte de quête de soi, que l'on vise à élargir et systématiser, en passant de la pure subjectivité à un degré acceptable d'objectivité scientifique. Il est donc temps d'en venir à cette approche. Je propose pour ce faire un cadre un peu rudimentaire mais commode, mettant en lien le vécu (non seulement individuel mais aussi collectif) et les comportements, et surtout les attitudes linguistiques.
- 10 Comme préalable, je n'enfoncerai pas la porte ouverte du rapport intime et fondamental du langage et de la langue à l'identité, auquel je viens de faire allusion, entre « vision du monde » (l'hypothèse Sapir-Whorf), et « être au monde » (la *deixis*). Il est néanmoins indispensable de le rappeler, en toile de fond. Ne serait-ce que pour attirer l'attention sur un autre fait fondamental : la conscience linguistique n'advient, comme l'identité, qu'en se confrontant à une altérité, à un autre. Et c'est là encore que

se dessine le poids déformant des idéologies, qui façonnent les représentations, et donc les attitudes, qui à leur tour modèlent les comportements. Les nationalismes – tous, autant qu'ils sont – voudraient nous faire croire à la relation biunivoque : un individu, une langue, un peuple (une nation), un État. L'examen, même superficiel, de ce qu'est l'humanité, de ses modes de fonctionnement, le dément immédiatement, quand bien même les rapports de force à l'œuvre de par le monde font tout pour nous y conduire et/ou nous inciter à le croire.

- 11 Je propose donc une typologie, quelque peu rudimentaire, à trois éléments, en lien avec les critères annoncés : un premier groupe rassemble les consciences bi- ou plurilingues « heureuses » ; le second, les « malheureuses » ; la troisième, celle des « unilinguistes heureux ». On verra néanmoins qu'il convient d'y apporter bien des nuances.

2.1. Les consciences bi- ou plurilingues « heureuses »

- 12 On n'a de cesse de prétendre que le bilinguisme et le plurilinguisme constituent une richesse, parce que non seulement ils additionnent des savoirs, mais ils mettent relation les répertoires en activant ce que Lüdi & Py ont dénommé la « fonction interprétative »⁶. Tous les locuteurs bi- ou plurilingues disposent donc, au lieu d'un simple piano, d'un orgue plus ou moins complexe, ce qui devrait faire leur bonheur. On va voir néanmoins que dans la pratique, c'est loin d'être toujours le cas. Ça l'est, en principe, des élites cosmopolites (les « expatriés », renommés « ressortissants » lorsqu'on doit les rapatrier d'urgence), qui ont additionné les apprentissages en différentes langues au cours de leur formation, dont atteste leur plus ou moins impressionnant CV, et qui en font usage dans leurs pérégrinations planétaires, en quête de postes le plus prestigieux et rémunérateurs possible, sans compter les riches oisifs que le cinéma ou les romans nous montrent itinérants de palace en palace.
- 13 Leur connaissance d'un éventail des langues les plus véhiculaires leur donne généralement, non seulement un prestige sans doute mérité, mais aussi une compétence, pratique et vérifiable, à évoluer, plus ou moins brillamment, dans le monde de la diplomatie, de la culture, des affaires ou du luxe. Le bonheur de ces locuteurs à jouer de leur palette, est d'autant plus intense qu'ils priorisent la valeur communicative de ces langues et qu'en même temps, ils en minimisent, ou plutôt sélectionnent, la/les valeur(s) symbolique(s). Ainsi, sont mis en avant les symboles liés au prestige (attributs de la richesse, du pouvoir et de la culture), et réduits au maximum ceux qui relèvent de l'affect (l'origine). Ils sont les adeptes du marché, y compris du « marché linguistique » cher à Bourdieu⁷.
- 14 Néanmoins, tout n'est pas aussi simple : il convient d'étudier le fonctionnement de la communication plurilingue, sachant que, comme l'indiquent Mondada & Nussbaum, seule
- La sociolinguistique récente s'est intéressée aux processus de globalisation, de diaspora et de mobilité et à leurs conséquences dans la redistribution des valeurs attribuées aux langues et aux répertoires, dans la définition des compétences des personnes, dans les processus d'inclusion et d'exclusion, dans la reconfiguration des identités⁸.
- 15 Dans le cadre de l'ouvrage qu'elles ont coordonné – qui se cantonne à deux environnements contextualisés : « les espaces universitaires (cours, séminaires) aussi bien que les espaces de travail (réunions) » –, on peut observer comment, en situation

d'interaction, ces compétences et pratiques plurilingues éventuelles se voient contrebalancer par l'usage de l'ELF (« English as a *lingua franca* ») :

La manière dont les ressources et les formats d'interaction sont négociés permet de rendre compte de la manière dont des *translocalités* (Appadurai 1990) sont configurées *in situ*. On peut dire en effet que les terrains étudiés dans ce livre [...] deviennent des *translocalités* grâce à la rencontre d'individus de langues et de cultures différentes interconnectés le temps d'une activité particulière, que ce soit dans un ici redéfini par l'attraction de personnes venant de différents horizons (comme l'université) ou dans un ailleurs provisoire ou nomade, comme le grand hôtel où a lieu une réunion de managers d'une multinationale ou le centre de congrès où se rencontrent des experts internationaux⁹.

- 16 On voit donc comment les normes sociales dominantes de comportement des *Transnational Connections*¹⁰ peuvent avoir raison d'un plurilinguisme tour à tour spontané, ludique ou de virtuose.

2.2. Les consciences bi- ou plurilingues « malheureuses »

- 17 Les individus dont il vient d'être question ne sont donc pas nécessairement aussi « heureux » qu'ils s'efforcent de le paraître : ils ont beau le gommer soigneusement, ils n'en ont certainement pas moins de rapports affectifs à certaines de leurs langues que le commun des mortels, en leur accordant différentes valeurs symboliques. Elles ont aussi un lien étroit à leur identité, à la complexité de leur identité – aux contradictions et aux refoulés qui tiennent à leurs origines (langue du père, de la mère, des grands-parents) et à leur parcours de vie (langue des conjoints, des condisciples, des collègues et amis, langue professionnelle). Derrière l'armure, sans doute quelques fêlures, nées de certaines inégalités, mesurables ou ressenties.
- 18 Mais le cas de loin le plus répandu est celui des locuteurs des langues indigènes, minoritaires ou minorées¹¹, celui de très nombreux dominés, colonisés (ou ex-colonisés), migrants ou exilés. En effet, les inégalités entre les langues recourent le plus souvent les inégalités politiques, économiques ou culturelles présentes ou héritées, les langues étant (ou ayant été) idéologiquement le plus souvent instrumentalisées par ces différents types de pouvoirs.
- 19 C'est en effet parce que les langues sont inégales – objectivement, selon leur positionnement au sein de la « galaxie des langues » de De Swaan ; subjectivement, selon l'attachement que l'on a pour elles, lié aux représentations sociales¹² – que l'on peut être « malheureux » de la stigmatisation dont elles peuvent faire l'objet, du sort qui leur est réservé. Ce peut être la diglossie, en tant qu'inégalité hiérarchique et fonctionnelle¹³, la glottophobie, comme stigmatisation¹⁴, la glottophagie, à savoir les processus et situations de domination¹⁵, ou encore la substitution linguistique, plus spectaculairement dénommée « mort des langues »¹⁶. Le lien symbolique/identitaire du locuteur à sa langue est en rapport au sort qui est réservé à celle-ci.
- 20 Ainsi, l'individu locuteur/scripteur d'une langue, aux prises avec une violence symbolique¹⁷ ou une violence répressive factuelle, peut se voir méprisé, stigmatisé, pourchassé au nom de cette langue (ou d'une de ses langues) considérée inutile voire nuisible. L'« anéantissement »¹⁸ des langues – on parlerait aujourd'hui plus volontiers de « linguicide »¹⁹ – peut bien sûr être déclaré et programmé, comme se le proposait Grégoire pour les patois sous la Révolution française, mais il peut aussi se manifester au quotidien de façon insidieuse et à tout le moins aussi efficace. De la même manière que

la « fétichisation de la norme »²⁰ génère l'insécurité linguistique²¹, les discours et attitudes stigmatisants agissent sur l'estime de soi en forme d'autodénigrement²² qui, là aussi, englobe indistinctement langue et locuteur.

- 21 Cela étant, même si la configuration sociolinguistique incite l'individu à éprouver une conscience linguistique « malheureuse », il n'est pas pour autant contraint à la passivité, à la frustration et aux lamentations. Au contraire, un sentiment d'injustice d'être né avec la/les « mauvaise(s) langue(s) » peut le pousser vers la résistance à la minoration et à la stigmatisation, et à la revendication d'un niveau acceptable d'équité. L'engagement en tant qu'individu connaîtra une efficacité accrue s'il se traduit, au plan collectif et à des échelles très variables, par un militantisme associatif culturel ou politique.
- 22 Lorsqu'il s'agit d'« inverser la substitution linguistique »²³, toutes les formes de « revitalisation »²⁴ sont les bienvenues – aussi bien les « actes glottopolitiques » que les mesures de politique linguistique –, pourvu qu'elles soient relativement coordonnées, ou du moins pas antinomiques. Cela n'est guère une évidence puisqu'il faut bien admettre que, comme le note Costa : « les revendications de maintien, de promotion ou de sauvetage des langues minoritaires nous parlent d'autre chose que de langues »²⁵. À cet égard, il est communément admis que l'éducation constitue un secteur-clé, au point que, dans une de ses publications, Skutnabb-Kangas n'hésite pas à formuler l'alternative qui en découle par l'intitulé interrogatif : « Linguistic genocide in education or worldwide diversity and human rights? »²⁶, en s'inscrivant clairement dans une perspective écolinguistique.
- 23 Nous avons donc, face à ces langues-cultures menacées de disparition, d'un côté, le constat terrible dressé par Nettle & Romaine, de « Vanishing Voices The Extinction of the World's Languages »²⁷, de l'autre les perspectives compensatoires ouvertes par l'écologie des langues, ou écolinguistique à partir des travaux de Haugen, Bastardas et Calvet²⁸.

2.3. La conscience des « heureux » unilinguistes

- 24 À l'opposé de ce constat de débâcle ou cette combativité, il y a aussi d'autres locuteurs à la conscience « heureuse » : ce sont ceux qui sont adeptes ou défenseurs de l'unilinguisme. Ces individus, au mépris des réalités évoquées jusqu'ici, sont ou se croient monolingues, alors même qu'ils sont loin de vivre dans l'un des rares isolats linguistiques qui subsistent aujourd'hui sur la planète. L'unilinguisme est donc pure construction idéologique, dont la France de l'État-nation républicain est le modèle. Ainsi, les unilinguistes considèrent leur langue en termes d'exclusivité : c'est le « ni concurrence » de Boyer²⁹, qui se traduit par « le français est la langue de la République » introduit en 1992 à l'article 2 de la Constitution française de 1958, fruit lointain mais fidèle, tant de l'excellence universaliste proclamée par Rivarol en 1784, que de la politique répressive inaugurée l'an 1794 par l'abbé Grégoire avec son « anéantissement des patois ».
- 25 Toujours en contexte français, cette conscience politico-linguistique satisfaite d'elle-même est à double front : d'une part, 'par le bas', elle s'impose à la conscience des locuteurs par l'inculcation qui en est faite, sans alternative, à travers la scolarisation et le discours politico-médiatique. Au mieux, elle ne laisse aux autres langues que des miettes : en France, la seule dimension patrimoniale accordée aux « langues

régionales » (article 75-1 de la Constitution, 2008). D'autre part, cette conscience s'émeut, par les mêmes canaux, de la concurrence exercée 'par le haut' par l'anglais *globish* ou *ELF* qui a supplanté le français en tant que langue internationale et diplomatique (ONU, UE), par la modification de 1992 de l'article 2 déjà citée ou, dans le domaine de la culture, par la loi Toubon de 1994. Enfin, cette même conscience 'surplombante' se voit contrainte de cesser de se prévaloir de son empire linguistique, et faire quelques concessions à la réalité pluricentrique³⁰ de plus en plus 'horizontale' de la francophonie – en termes démographiques, le poids de l'Afrique étant sans commune mesure avec ceux de la Suisse romande, de la Belgique wallonne et du Québec et Nouveau-Brunswick – en prenant en compte sa diversité linguistique.

- 26 Ce dernier point, lié à la « concurrence », nous conduit au second versant de l'unilinguisme, toujours inculqué selon le même schéma 'descendant' du pouvoir et des élites vers le commun des locuteurs, tel que présenté par Boyer : le « ni déviance », en d'autres termes la question du purisme linguistique. Dans son article « Langage de la pureté et pureté du langage », Burke³¹ en retrace les périodes fastes, qui sont celles des deux « nationalisations » (Renaissance et XIXe siècle), et montre que le purisme s'inscrit toujours « en réaction » face à des « invasions ». Si l'on en accorde la primauté aux langues étrangères – la 'croisade' contre le « franglais » d'Etiemble³² illustre parfaitement ce mouvement 'par le haut' – il convient également d'en mesurer l'ampleur 'par le bas', à travers les interférences et autres calques provenant des langues ou variétés minorées (dialectes et patois, langues d'immigration et tout parler de contact), à la racine de l'autodénigrement et de l'insécurité linguistique déjà évoqués, provoqués par la glottophobie³³. Le purisme participe de la même logique d'exclusivisme : il opère dans ce cas sur le versant du *corpus* de la langue, et rejoint en bonne complémentarité celui qui relève du *status*, tel qu'envisagé précédemment.
- 27 Au résultat, les locuteurs imprégnés d'unilinguisme sont portés par cet ensemble concordant de représentations valorisantes pour la langue qu'ils possèdent et qu'ils ont le pouvoir d'imposer dans l'échange, de quelque nature qu'il soit : économique, diplomatique, culturel et de la communication y compris scientifique. Ils se trouvent parallèlement dans le déni de l'écologie des langues, mais ils disposent, à leur niveau, du pouvoir d'en orienter le devenir. Ils sont dans la stigmatisation de l'altérité, et contribuent à incarner les antagonismes plutôt que l'ouverture à la diversité.

3. La « surconscience linguistique » des auteurs et traducteurs d'écrit littéraire

3.1. Les écritures bilingues ou plurilingues

- 28 À l'opposé de ceux appartenant à la troisième catégorie mentionnée, qui pensent et opèrent par conviction, confort ou intérêt égoïste, se trouvent les auteurs bilingues ou translingues, chez qui Lise Gauvin a mis en évidence une « surconscience linguistique ». Dans son cas, elle est contextualisée, cantonnée au « contexte des jeunes littératures » ou « littératures émergentes », mais cette notion me paraît dépasser amplement ce cadre, dans la mesure où quiconque écrit, tout spécialement entre deux langues (ou davantage) – *a fortiori* si elles sont 'inégaies' – est, comme elle le dit, dans le « désir d'interroger la nature même du langage ». La définition qu'elle en donne en sortira donc reprofilée, mais non dénaturée, en ces termes (les coupes étant de mon fait) :

[...] j'appelle [...] *surconscience linguistique* de l'écrivain [...] le fait] de proposer [...] une réflexion sur la langue et sur la manière dont s'articulent les rapports langues/littératures dans des contextes différents. La complexité de ces rapports, les relations généralement conflictuelles – ou tout au moins concurrentielles – qu'entretiennent entre elles une ou plusieurs langues, donnent lieu à cette surconscience dont les écrivains ont rendu compte de diverses façons. Écrire devient alors un véritable « acte de langage », car le choix de telle ou telle langue d'écriture est révélateur d'un « procès » littéraire plus important que les procédés mis en jeu.³⁴

- 29 L'écrivain est, avec le linguiste, de ces individus qui attachent beaucoup de prix au langage ; si le dernier l'étudie, le premier le travaille, le distord et en joue. Écrivain bi- ou plurilingue, il tente de trouver sa voie/voix à cheval sur les langues-cultures ou entre elles. En effet, contrairement à ce qu'affirme Gauvin, il ne se résout pas toujours à choisir : il peut aussi les mettre en scène/en mots de manière alternative (dans les dialogues de prose et de théâtre, surtout), ou bien les faire s'entrechoquer (par *code-switching* ou marques transcodiques) ou s'interpénétrer (par *code-mixing*) à même le texte – surtout en poésie, qui offre davantage de liberté lexicosémantique et morphosyntaxique.
- 30 On retrouve parmi eux des représentants des deux premières catégories précédemment distinguées. Il s'agit, dans le premier cas, d'écrivains cosmopolites, qui ont le plus souvent pour base une (deux ou plus) langue(s) de grande véhicularité, et qui jouent de leur double ou pluri- culture linguistique et littéraire. La littérature latino-américaine contemporaine en offre de nombreux exemples. Chez Borges³⁵ (entre espagnol, anglais et français) ou Puig³⁶ (entre espagnol, anglais et portugais), on joue sur l'intertextualité et l'interculturalité. Chez Cabrera Infante³⁷ (entre espagnol et anglais), la confrontation des langues renvoie à celle des idéologies, tandis que d'autres, comme Bryce Echenique³⁸, élaborent des textes plurilingues où le maniement des langues-cultures est un exercice jubilatoire. Il s'agit à chaque fois de langues-cultures inscrites dans leur formation personnelle (familiale, livresque) et dans leur propre univers de vie, international voire interlope (suite à des migrations subies ou décidées).
- 31 Dans le second cas, nous avons affaire à des auteurs qui travaillent, en lien avec leurs origines, soit sur deux langues (ou plus) inégales, soit sur deux variétés d'une même langue, elles aussi frappées d'inégalité. Ce déséquilibre est fondateur d'une identité à la fois une et double (ou multiple), qui les place sans cesse en porte-à-faux. Qu'elle se réalise « en creux », ou selon des modalités scripturales variées, ou jusqu'à parts égales dans le texte, pour ces auteurs, dire ou se dire (en littérature et au monde) ne saurait se résoudre au travers d'une seule langue, ou d'une seule variété de langue. Le contraire, pour ces auteurs, serait insincère ou perçu par eux comme une amputation : ce qu'ils recherchent, c'est « suturar los dos hemisferios » d'eux-mêmes et de leur univers, comme l'a très bien exprimé Milagros Ezquerro au sujet de Roa Bastos³⁹. Ils sont légion, que ce soit aux Antilles (Glissant, Chamoiseau...), à l'orée des langues régionales de France (littératures régionalistes ou de terroir), chez les indigénistes latino-américains, au Québec, au Maghreb, en Afrique subsaharienne, etc. S'ils abondent, c'est tout simplement parce que leur condition est le lot quasi-général de l'humanité, que la monoculture et l'unilinguisme ne sont que des constructions fallacieuses, un déni du réel.

3.2. Traduction et autotraduction

- 32 Une autre modalité de mise en mouvement de compétences et d'une conscience bi- ou plurilingue, est la traduction, et davantage encore l'autotraduction. L'acte traductif en soi contribue à placer *a priori* les textes – et par conséquent les langues et les cultures – sur un pied d'égalité, que ce soit par « accumulation » en faveur de la langue-culture d'arrivée, ou par « consécration », au bénéfice en principe des deux, lorsqu'un écrit réalisé dans une langue-culture moins valorisée intègre la littérature plus valorisée⁴⁰. On sait cependant que la directionnalité de la traduction révèle de réels déséquilibres dans ces échanges, et corrobore les inégalités.
- 33 Par ailleurs, le traducteur, en tant que passeur d'une langue-culture à l'autre, a parfaitement conscience des écarts qui se manifestent, non seulement entre les mots des deux langues, mais aussi dans leur charge sémantique et leurs implicites culturels : c'est « l'épreuve de l'étranger » de Berman, ou le « dire presque la même chose » de Eco⁴¹. Il mesure à tout instant ce qu'il perd, ce qu'il peut gagner ou à tout le moins compenser au cours de cet exercice. Comparé à l'auteur « surconscient » qu'il traduit, il se doit de l'être doublement, équitablement, entre fidélité et trahison, entre littéralité et réécriture, selon un degré, contrôlé, d'« invisibilité », ou, revendiqué, de « visibilité »⁴².
- 34 De tels enjeux sont plus cruciaux encore chez l'autotraducteur, « traducteur privilégié »⁴³ qui endosse les deux rôles d'auteur et de traducteur et voit ainsi sa surconscience de toute part sollicitée. Les études qui se développent depuis un tiers de siècle⁴⁴ dans ce domaine ont mis en évidence des cas prototypiques : bilingues et/ou binationaux de naissance, comme Green ou Huston, exilés ou auto-exilés comme Beckett, Nabokov, Alexakis et une foule d'autres auteurs poussés vers l'autotraduction, soit pour atteindre un degré de visibilité ou de consécration impossible dans une langue minorée (en Espagne, prototypiquement, Atxaga, Rivas...), soit pour jouer sur les différents claviers constitutifs de leur identité. Et cela, que celle-ci soit originelle – comment être auteur en langue régionale, en France, dans l'ignorance de la langue et de la culture françaises ?⁴⁵ –, ou bien remodelée selon un parcours de vie (Kundera, Brodsky, Milosz...).
- 35 La particularité du cas de l'autotraducteur est qu'il s'agit pour lui, à la fois de mettre en regard ses langues, de se confronter, dans le cadre de sa conscience bilinguistique, à sa propre part d'« inquiétante » (?) étrangeté⁴⁶ native ou acquise, et enfin, de parvenir à réprimer des prurits licites de réécriture de son propre texte⁴⁷. Comme toile de fond au choix des procédés, on sait bien que celui de l'invisibilité du traducteur tend à estomper la diversité linguistique et culturelle, et que le maintien des marques de singularité de la langue-culture originelle constitue au contraire un mode d'affirmation et de (volonté de) survie de celle-ci. L'enjeu se situe donc, une nouvelle fois, à double échelle : à celle, micro/individuelle, de la conscience (bi/pluri)linguistique ; à celle macro/planétaire, aussi bien écolinguistique qu'« écoculturelle ».

Pour tenter de conclure

- 36 Dans ce rapide survol du *moi* à l'universel, j'ai tenté en premier lieu de mettre en évidence que la conscience linguistique n'advient guère en étant parmi les siens (les mêmes), mais que, comme l'identité, elle naît et se recompose au contact de la

différence, de l'autre, souvent présente autour de soi et même en soi, chez le sujet bi-ou plurilingue. Il est également apparu comment elle se développe, avec plus ou moins d'acuité, en fonction non seulement des personnalités mais aussi des contextes qui, tantôt occultent la problématique, tantôt en font, ou bien une pratique ludique et jubilatoire, ou bien une source de questionnements, de frustrations voire de revendications. Parce qu'ils sont le produit de parcours de vie, tous ces positionnements sont eux-mêmes évolutifs chez chaque individu, qu'il soit simple locuteur et/ou *a fortiori* scripteur, et ils se traduisent par des productions orales et/ou d'écriture souvent originales, en tout cas hors norme – celle-ci étant artificiellement (contre-nature) présentée/ imposée sous forme unique voire exclusive.

- 37 L'étude de telles configurations est forcément complexe, comme tout ce qui relève des sciences humaines et de la création artistique. Aussi, la tentation est grande d'en limiter la portée à une multitude d'études de cas (comme celui, limite, de savoir quelle conscience linguistique doit avoir cet Américain qui « parle plus de 24 langues »⁴⁸). Or, sans jamais prétendre évacuer une telle profusion, la démarche épistémologique et taxinomique, davantage conçue en termes de processus que de véritable aboutissement (comme en témoigne l'ouvrage de Mencé-Caster⁴⁹) n'en demeure pas moins indispensable.
- 38 Au-delà des 'simples locuteurs' bi ou plurilingues, le cas de figure, *a priori* « de laboratoire », du traducteur, et plus encore celui de l'autotraducteur, n'évacuent pas pour autant les interrogations, les enjeux et les tensions, eu égard à l'état de « surconscience » qu'ils présupposent ; il les exacerbe. Tant et si bien que l'on peut être amené à conclure que la conscience linguistique, lorsqu'elle concerne deux ou plusieurs langues-cultures, est à la fois une conscience proprement *linguistique*, d'ordre *métalinguistique*, et – sans doute, davantage encore – une conscience *socio-linguistique*⁵⁰, dans la mesure où elle inclut de surcroît des considérations *épilinguistiques* sur le positionnement, la valeur des langues-cultures en coprésence, de leurs locuteurs et/ou scripteurs.

BIBLIOGRAPHIE

ALEN-GARABATO, Carmen ; COLONNA, Romain (éds.). *Auto-odi. La haine de soi en sociolinguistique*. Paris : L'Harmattan, 2016.

BASTARDAS, Albert. *Ecologia de les llengües. Medi, contactes i dinàmica sociolingüística*. Barcelone : Proa, 1996.

BATTEGAY, Alain. « La pluralité culturelle à l'œuvre ». *Le Portique*, 28 (2012). <http://journals.openedition.org/leportique/2576> [consulté le 14/04/2022].

BERMAN, Antoine. *L'Épreuve de l'étranger*. Paris : Gallimard, 1984.

BLANCHET, Philippe. *Discriminations : combattre la glottophobie*. Limoges : Lambert-Lucas [2016] 2019.

- BLANCHET, Philippe ; CLERC CONAN, Stéphanie. *Je n'ai plus osé ouvrir la bouche... Témoignages de glottophobie vécue et moyens de se défendre*. Limoges : Lambert-Lucas, 2018.
- BOURDIEU, Pierre. « L'économie des échanges linguistiques ». *Langue française*, 34 (1977), p. 17-34, https://www.persee.fr/doc/lfr_0023-8368_1977_num_34_1_4815 [consulté le 14/04/2022].
- BOURDIEU, Pierre. *Ce que parler veut dire*. Paris : Fayard, 1982.
- BOURDIEU, Pierre. *Langage et pouvoir symbolique*. Paris : Seuil, 2001.
- BOYER, Henri. « Ni concurrence, ni déviance : l'unilinguisme français dans ses œuvres ». *Lengas*, 48, (2000), p. 89-101.
- BUJALDÓN DE ESTEVES, Lila. « Jorge Luis Borges y la autotraducción: una incursión juvenil ». *Letras: revista de la Facultad de Filosofía y Letras de la Pontificia Universidad Católica Argentina Santa María de los Buenos Aires*, 74-75 (2017), p. 51-73.
- BURKE, Peter. « Langage de la pureté et pureté du langage ». *Terrain*, 31 (1998). <http://journals.openedition.org/terrain/3142> [consulté le 14/04/2022].
- CABRERA, Delfina. *Las lenguas vivas. Zonas de exilio y traducción en Manuel Puig*. Ciudad Autónoma de Buenos Aires : Prometeo Libros, 2016.
- CABRERA, Delfina. « Tisser le texte et cacher les fils : l'écriture plurilingue de Manuel Puig ». *Genesis*, 46 (2018), p. 51-63.
- CALVET, Louis-Jean. *Linguistique et colonialisme. Petit traité de glottophagie*. Paris : Payot, 1974.
- CALVET, Louis-Jean. *Pour une écologie des langues du monde*. Paris : Plon, 1999.
- CASANOVA, Pascale. *La République mondiale des Lettres*. Paris : Seuil, 1999.
- CASANOVA, Pascale. « Consécration et accumulation de capital littéraire. La traduction comme échange inégal ». *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, 144/3 (2002), p. 7-20.
- CLYNE, Michael « Introduction ». In CLYNE, Michael (ed.). *Pluricentric Languages. Differing Norms in Different Nations*. Berlin/New York : De Gruyter, 1992.
- COSTA, James. « Enjeux sociaux de la revitalisation linguistique. Introduction ». *Langage et société*, 145 (2013/3), p. 7-14. <https://www.cairn.info/revue-langage-et-societe-2013-3-page-7.htm> [consulté le 14/04/2022].
- COSTA, James ; PETIT CAHILL, Kevin. « Revitalisation linguistique ». *Langage et société* 2021/HS1, p. 305-309. <https://www.cairn.info/revue-langage-et-societe-2021-HS1-page-305.htm> [consulté le 14/04/2022].
- CRYSTAL, David. *Language Death*. Cambridge: Cambridge University Press, 2000.
- DE SWAAN, Abram. « The Emergent World Language System ». *International Political Science Review*. 14/3 (1993), p. 219-226.
- ECO, Umberto. *Dire presque la même chose*. Paris : Grasset, [2000] 2006.
- ETIEMBLE, René. *Parlez-vous français?* Paris : Gallimard, 1964.
- EYMAR, Marcos. *La langue plurielle : le bilinguisme franco-espagnol dans la littérature hispano-américaine (1890-1950)*. Paris : L'Harmattan, 2011.
- EYMAR, Marcos. « Autoheterotraducción: las versiones inglesas de *Vista del amanecer en el trópico* de Guillermo Cabrera Infante ». In LAGARDE, Christian ; TANQUEIRO, Helena (eds.). *L'Autotraduction aux frontières de la langue et de la culture*. Limoges : Lambert-Lucas, p. 203-212.

- EZQUERRO, Milagros. « Augusto Roa Bastos ». *La Literatura latinoamericana*, 11, 1984.
- FERGUSON, Charles. « Diglossia ». *Word*, XV (1959).
- FERRARO, Alessandra ; GRUTMAN, Rainier (éds.). *L'autotraduction littéraire : perspectives théoriques*. Paris : Classiques Garnier, 2016.
- FISHMAN, Joshua. *Reversing Language Shift*. Clevedon : Multilingual Matters, 1991.
- FORÊT, Joan-Claudi. « L'auteur occitan et son double ». *Glottopol*, 25 (2015), p. 136-150. http://glottopol.univ-rouen.fr/telecharger/numero_25/gpl25_09foret.pdf [consulté le 14/04/2022].
- FRANCARD, Michel. *L'insécurité linguistique dans les communautés francophones périphériques : actes du colloque de Louvain-La-Neuve, 10-12 novembre 1993*, vol. 1. Paris : Vrin, 1993.
- GARDY & LAFONT 1981. « La diglossie comme conflit : l'exemple occitan ». *Langage*, 61 (1981), p. 75-91.
- GAUVIN, Lise. « Écriture, surconscience et plurilinguisme : une poétique de l'errance ». In ALBERT, Christine (éd.). *Francophonie et identités culturelles*. Paris : Karthala, 1999, p. 11-29. <https://cairn.info/francophonie-et-identites-culturelles--9782865379293.html> [consulté le 14/04/2022].
- GUESPIN, Louis ; MARCELLESI, Jean-Baptiste. « Pour la glottopolitique », *Langages*, 83 (1986), p. 5-34. https://www.persee.fr/doc/lgge_0458-726x_1986_num_21_83_2493 [consulté le 14/04/2022].
- GUEUNIER, Nicole & al. *Les Français devant la norme*. Paris : Champion, 1978.
- HAGÈGE, Claude. *Halte à la mort des langues*. Paris : Odile Jacob, 2000.
- HANNERZ, Ulf. *Transnational connections. Culture, people, places*. Londres/New York : Routledge, 1996.
- Haugen, Einar. « The ecology of language ». *The Linguistic Reporter*, suppl. 25 (1971), p. 19-26.
- JODELET, Denise (dir.). *Les Représentations sociales*. Paris : PUF, 1989.
- LAGARDE, Christian. « De la pratique à la théorie : autotraduction et autotraductologie. À la découverte d'un champ nouveau ? », à paraître dans *Les Langues Néo-Latines*, dossier Traduction, 402, 2022.
- LAGARDE, Christian ; TANQUEIRO, Helena (eds.). *L'Autotraduction aux frontières de la langue et de la culture*. Limoges : Lambert-Lucas, 2013.
- LOMBEZ, Christine. « Réécriture et traduction ». In ENGÉLIBERT, Jean-Paul ; TRAN-GERVAT, Yen-Mai (éds.). *La littérature dépliée*. Rennes : PUR, 2008, p. 71-80. <https://books.openedition.org/pur/35013?lang=fr> [consulté le 14/04/2022].
- LOUISOR, Dominique. « Jorge Luis Borges and Translation ». *Babel*, 41/4 (1995), p. 209-215.
- LÜDI, Georges ; PY, Bernard. *Être bilingue*. Berne : Peter Lang, 2002.
- MENCÉ-CASTER, Corinne. *Pour une linguistique de l'intime*. Paris : Classiques Garnier, 2021.
- MENEZES DOS SANTOS, Andréia. « Manuel Puig: (auto)traductor ». In DASILVA, Xosé Manuel ; TANQUEIRO, Helena (eds.). *Aproximaciones a la autotraducción*. Vigo : Editorial Academia del Hispanismo, 2011, p. 141-152.
- MONDADA, Lorenza ; NUSSBAUM, Lucy (éds.). *Interactions cosmopolites. L'organisation de la participation plurilingue*. Limoges : Lambert-Lucas, 2012. http://www.lambert-lucas.com/wp-content/uploads/2020/12/OA_interactions_cosmopolites.pdf [consulté le 14/04/2022].

- MOSCOVICI, Serge. *La Psychanalyse, son image et son public, étude sur la représentation sociale de la psychanalyse*. Paris : PUF, 1961.
- NETTLE, Daniel ; ROMAINE, Susan. *Vanishing Voices. The Extinction of the World's Languages*. Oxford : Oxford University Press, 2000.
- NINYOLES, Rafael Lluís. *Idioma i prejudici*. València : 3 i 4, 1971.
- PSICHARI, Jean. « Un pays qui ne veut pas de sa langue ». *Mercure de France*, CCVIII (1928), p. 63-121.
- RICŒUR, Paul. *Soi-même comme un autre*. Paris : Seuil, 1990.
- SKUTNABB-KANGAS, Tove. *Linguistic genocide in education or worldwide diversity and human rights?* Londres & New York : Routledge, 2000.
- SKUTNABB-KANGAS, Tove ; PHILLIPSON, Robert. « Linguicide and Linguicism ». In PHILLIPSON, Robert ; SKUTNABB-KANGAS, Tove (eds.). *Papers in European language Policy. ROLIG papir*, 53. Roskilde : Roskilde Universitetscenter, Lingvistgruppen, p. 83-91.
- TANQUEIRO, Helena. *Autotradução: Autoridade, privilégio e modelo*. PhD thesis, Universitat Autònoma de Barcelona, 2002. <http://hdl.handle.net/10803/5259> [consulté le 14/04/2022].
- VENUTI, Lawrence. *The Translator's Invisibility: a History of Translation*. London & New York : Routledge, 1995.
- VICTORRI, David. « À écrivain cosmopolite... public polyglotte ? ». In LAGARDE, Christian (éd.). *Écrire en situation bilingue*, t. 1. Perpignan : Presses Universitaires de Perpignan, 2004, p. 471-483.

NOTES

1. FISHMAN, Joshua. *Reversing Language Shift*. Clevedon : Multilingual Matters, 1991.
2. GUESPIN, Louis ; MARCELLESI, Jean-Baptiste. « Pour la glottopolitique ». *Langages*, 83 (1986), p. 14. https://www.persee.fr/doc/lgge_0458-726x_1986_num_21_83_2493 [consulté le 14/04/2022].
3. Allusion en forme de clin d'œil à l'ouvrage MENCÉ-CASTER, Corinne. *Pour une linguistique de l'intime*. Paris : Classiques Garnier, 2021.
4. C'est la dénomination glossonymique intériorisée par ses locuteurs. D'où l'absence de guillemets.
5. Je me reconnais dans la médiation de l'espagnol qu'analyse Corinne Mencé-Caster : pour elle entre créole et français, pour moi entre occitan et français.
6. LÜDI, Georges ; PY, Bernard. *Être bilingue*. Berne : Peter Lang, 2002, p. 78.
7. BOURDIEU, Pierre. « L'économie des échanges linguistiques ». *Langue française*, 34 (1977), p. 17-34, https://www.persee.fr/doc/lfr_0023-8368_1977_num_34_1_4815 [consulté le 14/04/2022].
8. MONDADA, Lorenza ; NUSSBAUM, Lucy (éds.). *Interactions cosmopolites. L'organisation de la participation plurilingue*. Limoges : Lambert-Lucas, 2012, p. 10. http://www.lambert-lucas.com/wp-content/uploads/2020/12/OA_interactions_cosmopolites.pdf [consulté le 14/04/2022].
9. *Ibid.*, p. 9.
10. HANNERZ, Ulf. *Transnational connections. Culture, people, places*. Londres/New York : Routledge, 1996. Il semble tout à fait possible de remplacer « culture » par « langue/discours » dans le commentaire suivant que fait BATTEGAY dans « La pluralité culturelle à l'œuvre ». *Le Portique*, 28 (2012). <http://journals.openedition.org/leportique/2576> [consulté le 14/04/2022] : « l'inspiration interactionniste que soutient "La complexité culturelle" [de Hannerz 1992] mérite d'être

souignée, qui consiste à s'intéresser aux logiques sociales d'interprétations en réintroduisant les gens dans l'action, et dans la culture en train de se faire, de se refaire, de se vivre, sans les considérer comme des représentants des cultures auxquelles ils appartiendraient et qui se définiraient par des stocks de traits distinctifs ».

11. La distinction entre ces deux termes s'opère essentiellement entre le quantitatif (« minoritaire », en tant que communauté de moindre importance démographique, géographiquement ou socialement identifiée) et le qualitatif (« minorisée » ou « minorée », subissant la domination).

12. MOSCOVICI, Serge. *La Psychanalyse, son image et son public, étude sur la représentation sociale de la psychanalyse*. Paris : PUF, 1961; JODELET, Denise (dir.). *Les Représentations sociales*. Paris : PUF, 1989.

13. PSICHARI, Jean. « Un pays qui ne veut pas de sa langue ». *Mercure de France*, CCVIII (1928), p. 63-121 ; FERGUSON, Charles. « Diglossia ». *Word*, 15 (1959).

14. BLANCHET, Philippe. *Discriminations : combattre la glottophobie*. Limoges : Lambert-Lucas [2016] 2019 ; BLANCHET, Philippe ; CLERC CONAN, Stéphanie. *Je n'ai plus osé ouvrir la bouche... Témoignages de glottophobie vécue et moyens de se défendre*. Limoges : Lambert-Lucas, 2018.

15. CALVET, Louis-Jean. *Linguistique et colonialisme. Petit traité de glottophagie*. Paris : Payot, 1974.

16. CRYSTAL, David. *Language Death*. Cambridge University Press, 2000 ; HAGÈGE, Claude. *Halte à la mort des langues*. Paris : Odile Jacob, 2000.

17. BOURDIEU, Pierre. *Ce que parler veut dire*. Paris : Fayard, 1982 ; BOURDIEU, Pierre. *Langage et pouvoir symbolique*. Paris : Seuil, 2001.

18. Je reprends ici le terme du Rapport de l'abbé Grégoire.

19. SKUTNABB-KANGAS, Tove ; PHILLIPSON, Robert. « Linguicide and Linguicism ». In PHILLIPSON, Robert ; SKUTNABB-KANGAS, Tove (eds.). *Papers in European language Policy. ROLIG papir*, 53. Roskilde : Roskilde Universitetscenter, Lingvistgruppen, 1995, p. 83-91.

20. GARDY, Philippe & LAFONT, Robert. « La diglossie comme conflit : l'exemple occitan ». *Langage*, 61 (1981), p. 75-91.

21. GUEUNIER, Nicole & al. *Les Français devant la norme*. Paris : Champion, 1978 ; FRANCARD, Michel. *L'insécurité linguistique dans les communautés francophones périphériques : actes du colloque de Louvain-La-Neuve, 10-12 novembre 1993*, vol. 1. Paris : Vrin, 1993.

22. NINYOLES, Rafael Lluís. *Idioma i prejudici*. València : 3 i 4, 1971 ; ALEN-GARABATO, Carmen ; COLONNA, Romain (éds.). *Auto-odi. La haine de soi en sociolinguistique*. Paris : L'Harmattan, 2016.

23. FISHMAN, Joshua. *Reversing Language Shift*. *Op. cit.*

24. COSTA, James. « Enjeux sociaux de la revitalisation linguistique. Introduction ». *Langage et société*, 145 (2013/3), p. 7-14. <https://www.cairn.info/revue-langage-et-societe-2013-3-page-7.htm> [consulté le 14/04/2022] ; COSTA, James ; PETIT CAHILL, Kevin. « Revitalisation linguistique ». *Langage et société* 2021/HS1, p. 305-309. <https://www.cairn.info/revue-langage-et-societe-2021-HS1-page-305.htm> [consulté le 14/04/2022].

25. COSTA, James. « Enjeux sociaux de la revitalisation linguistique... ». *Art. cit.*

26. SKUTNABB-KANGAS, Tove. *Linguistic genocide in education or worldwide diversity and human rights?* Londres & New York : Routledge, 2000.

27. NETTLE, Daniel ; ROMAINE, Susan. *Vanishing Voices. The Extinction of the World's Languages*. Oxford : Oxford University Press, 2000.

28. HAUGEN, Einar. « The ecology of language ». *The Linguistic Reporter*, suppl. 25 (1971), p. 19-26 ; BASTARDAS, Albert. *Ecologia de les llengües. Medi, contactes i dinàmica sociolingüística*. Barcelone : Proa, 1996 ; CALVET, Louis-Jean. *Pour une écologie des langues du monde*. Paris : Plon, 1999.

29. BOYER, Henri. « Ni concurrence, ni déviance : l'unilinguisme français dans ses œuvres ». *Lengas*, 48 (2000), p. 89-101.

30. CLYNE, Michael « Introduction ». In CLYNE, Michael (ed.). *Pluricentric Languages. Differing Norms in Different Nations*. Berlin/New York : De Gruyter, 1992.

31. BURKE, Peter. « Langage de la pureté et pureté du langage ». *Terrain*, 31 (1998). <http://journals.openedition.org/terrain/3142> [consulté le 14/04/2022].
32. ETIEMBLE, René. *Parlez-vous français?* Paris : Gallimard, 1964.
33. BLANCHET, Philippe. *Discriminations : combattre la glottophobie*. Limoges : Lambert-Lucas [2016] 2019.
34. GAUVIN, Lise. « Écriture, surconscience et plurilinguisme : une poétique de l'errance ». In ALBERT, Christine (éd.). *Francophonie et identités culturelles*. Paris : Karthala, 1999, p. 11-29 (p. 11). <https:// Cairn.info/francophonie-et-identites-culturelles--9782865379293.html> [consulté le 14/04/2022].
35. LOUISOR, Dominique. « Jorge Luis Borges and Translation ». *Babel*, 41/4 (1995), p. 209-215 ; BUJALDÓN DE ESTEVES, Lila. « Jorge Luis Borges y la autotraducción: una incursión juvenil ». *Letras: revista de la Facultad de Filosofía y Letras de la Pontificia Universidad Católica Argentina Santa María de los Buenos Aires*, 74-75 (2017), p. 51-73.
36. MENEZES DOS SANTOS, Andréia. « Manuel Puig: (auto)traductor ». In DASILVA, Xosé Manuel ; TANQUEIRO, Helena (eds.). *Aproximaciones a la autotraducción*. Vigo : Editorial Academia del Hispanismo, 2011, p. 141-152 ; CABRERA, Delfina. *Las lenguas vivas. Zonas de exilio y traducción en Manuel Puig*. Ciudad Autónoma de Buenos Aires : Prometeo Libros, 2016 ; CABRERA, Delfina. « Tisser le texte et cacher les fils : l'écriture plurilingue de Manuel Puig ». *Genesis*, 46 (2018), p. 51-63.
37. EYMAR, Marcos. *La langue plurielle : le bilinguisme franco-espagnol dans la littérature hispano-américaine (1890-1950)*. Paris : L'Harmattan, 2011 ; EYMAR, Marcos. « Autoheterotraducción: las versiones inglesas de *Vista del amanecer en el trópico* de Guillermo Cabrera Infante ». In LAGARDE, Christian ; TANQUEIRO, Helena (eds.). *L'Autotraduction aux frontières de la langue et de la culture*. Limoges : Lambert-Lucas, p. 203-212.
38. VICTORRI, David. « À écrivain cosmopolite... public polyglotte ? ». In LAGARDE, Christian (éd.). *Écrire en situation bilingue*, t. 1. Perpignan : Presses Universitaires de Perpignan, 2004, p. 471-483.
39. EZQUERRO, Milagros. « Augusto Roa Bastos ». *La Literatura latinoamericana*, 11, 1984.
40. CASANOVA, Pascale. *La République mondiale des Lettres*. Paris : Seuil, 1999 ; CASANOVA, Pascale. « Consécration et accumulation de capital littéraire. La traduction comme échange inégal ». *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, 144/3 (2002), p. 7-20.
41. BERMAN, Antoine. *L'Épreuve de l'étranger*. Paris : Gallimard, 1984 ; ECO, Umberto. *Dire presque la même chose*. Paris : Grasset, [2000] 2006.
42. VENUTI, Lawrence. *The Translator's Invisibility: a History of Translation*. Londres & New York : Routledge, 1995.
43. TANQUEIRO, Helena. *Autotradução: Autoridade, privilégio e modelo*. PhD thesis, Universitat Autònoma de Barcelona, 2002. <http://hdl.handle.net/10803/5259> [consulté le 14/04/2022].
44. LAGARDE, Christian ; TANQUEIRO, Helena (éds.). *L'Autotraduction aux frontières de la langue et de la culture*. Op. cit. ; FERRARO, Alessandra ; GRUTMAN, Rainier (éds.). *L'autotraduction littéraire : perspectives théoriques*. Paris : Classiques Garnier, 2016 ; LAGARDE, Christian. « De la pratique à la théorie : autotraduction et autotraductologie. À la découverte d'un champ nouveau ? », à paraître dans *Les Langues Néo-Latines*, dossier Traduction, 402, 2022.
45. FORÊT, Joan-Claudi. « L'auteur occitan et son double ». *Glottopol*, 25 (2015), p. 136-150. http://glottopol.univ-rouen.fr/telecharger/numero_25/gpl25_09foret.pdf [consulté le 14/04/2022].
46. RICŒUR, Paul. *Soi-même comme un autre*. Paris : Seuil, 1990.
47. LOMBEZ, Christine. « Réécriture et traduction ». In ENGÉLIBERT, Jean-Paul ; TRAN-GERVAT, Yen-Mai (éds.). *La littérature dépliée*. Rennes : PUR, 2008, p. 71-80. <https://books.openedition.org/pur/35013?lang=fr> [consulté le 14/04/2022].
48. « Cet Américain parle plus de 24 langues, son cerveau intrigue les scientifiques ». *Ouest-France*, 11/04/2022, <https://www.ouest-france.fr/leditiondusoir/2022-04-11/cet-americain>

parle-plus-de-24-langues-son-cerveau-intrigue-les-scientifiques-48cc7762-ed8d-4e06-951e-4b54fb261704 [consulté le 14/04/2022].

49. MENCÉ-CASTER, Corinne. *Pour une linguistique de l'intime*. Op. cit.

50. Comme dans 'auto-traduction' vs. 'autotraduction', 'sociolinguistique' vs. 'socio-linguistique' tend à poser épistémologiquement un domaine après un processus de rapprochement des deux, qui sont d'abord accolés. Mon intention est ici de marquer la dichotomie 'linguistique' vs. 'sociolinguistique' à travers ce qui les distingue : 'socio' renvoie à la linguistique sociale, considérée 'externe', la linguistique 'tout-court' l'étant comme 'interne'.

RÉSUMÉS

En-deçà de la planification, la question de la conscience linguistique est centrale en sociolinguistique, quel que soit le nombre de langues parlées ou écrites par un individu. On envisagera comment s'éveille cette conscience linguistique chez le sujet, aux plans intra- et interlinguistique. La perspective sera par la suite élargie selon une typologie sommaire en fonction des langues en contact, des environnements et des idéologies linguistiques. Enfin, passant du locuteur au scripteur, on analysera les formes de la « surconscience linguistique » qui le caractérise en tant qu'écrivain, traducteur ou autotraducteur.

Beyond planning, the question of linguistic awareness is central in sociolinguistics, regardless of the number of languages spoken or written by an individual. We will consider how this linguistic awareness is awakened in the subject, at both intra- and interlinguistic levels. The perspective will then be broadened according to a summary typology based on languages in contact, environments and linguistic ideologies. Finally, moving from the speaker to the writer, we will analyse the forms of the "linguistic overawareness" that characterises him as a writer, translator or self-translator.

INDEX

Mots-clés : Conscience linguistique, sujet bilingue, sociolinguistique, sujet plurilingue, idéologies linguistiques, surconscience linguistique

Keywords : Linguistic consciousness, bilingual subject, plurilingual subject, sociolinguistics, linguistic ideologies, linguistic superconsciousness

AUTEUR

CHRISTIAN LAGARDE

CRESEM Université de Perpignan – Via Domitia
chrislag09[at]gmail.com